

lettre extrêmement cordiale, l'archiduc Ferdinand-Maximilien fit part à Napoléon de cette décision importante. Voici les passages les plus importants du brouillon de cette lettre écrite de Miramar le 8 avril 1864 (1) : « C'est pour moi un devoir doux à remplir que d'exprimer à Votre Majesté Impériale mes remerciements profondément sentis pour ses dernières communications si bienveillantes et si pleines d'amitié et de cœur... J'ai été très sensible à la preuve d'affection que vous m'avez donnée, Sire, en m'envoyant le général de Frossard, dont j'apprécie beaucoup les qualités. Votre Majesté se persuadera bientôt par les faits, de même que par les informations que Lui transmettront le général et M. Herbet, que j'ai tenu la parole que je Lui avais engagée, de faire, par attachement sincère pour sa personne, tous les sacrifices compatibles avec mon honneur. Ma conduite dans toute cette affaire a été toujours droite et loyale. Lors de ma prochaine arrivée au Mexique, les occasions ne me manqueront pas de témoigner à Votre Majesté Impériale ma reconnaissance pour les bontés dont Elle n'a cessé de me combler. »

Comme on le voit, cette lettre n'annonçait pas seulement l'intention de l'archiduc de céder enfin complètement, mais montrait aussi, d'une manière saisissante, qu'il ne se rendait nullement compte du rôle qu'on lui destinait à Paris dans le drame mexicain, et qu'il croyait toujours que Napoléon ne lui avait montré que noblesse et bonté, bien que le roi Léopold lui ait déjà fait remarquer maintes fois que c'était lui, tout au contraire, qui tirait l'empereur Napoléon de l'embarras. La grande inquiétude et l'angoisse qui avaient saisi l'empereur des Français, à la menace d'un refus à propos de la renonciation, auraient dû lui apprendre que si, comme l'avait dit Frossard, il y avait des services mutuels, ces services n'étaient pas équivalents. Le couple archiducal, qui renonçait à une position belle et enviable en Autriche pour risquer, dans un pays étranger, leur santé et leur vie, rendait un service autrement important que Napoléon. Mais l'éclat trompeur de la couronne, l'aspiration au pouvoir et le désir de régner, qu'il avait sucé avec le lait maternel comme descendant d'une vieille

(1) Archiduc Ferdinand-Maximilien à l'empereur Napoléon. Miramar, 8 avril 1864. Brouillon. Vienne, Archives de l'État.

famille de souverains, l'attiraient irrésistiblement. Ce sont les mêmes sentiments qui dominaient l'archiduchesse Charlotte, la fille docile du roi ambitieux des Belges, lui qui, de membre modeste d'une petite maison princière d'Allemagne, était arrivé à une position extrêmement importante en Europe.

Le 9 avril, à 8 heures du matin, l'empereur François-Joseph arriva à Miramar où son frère l'attendait à la petite station destinée uniquement à l'usage du château. A peine arrivés, les deux frères s'enfermèrent dans la grande bibliothèque du château pour examiner mûrement les choses. La discussion, qui dura plusieurs heures, fut mouvementée et violente. Les deux princes portaient les traces d'une excitation profonde et de larmes répandues, lorsqu'ils entrèrent enfin dans la grande salle du château où les attendaient leurs deux frères, les archiducs Charles-Louis et Louis-Victor avec d'autres membres de la maison impériale (1), les ministres Schmerling, Eszterházy et Rechberg, les trois chanceliers de la Hongrie, de la Croatie et de la Transylvanie, le général Benedek et d'autres dignitaires de l'Empire. L'archiduc Ferdinand-Maximilien avait cédé. Le pacte de famille fut signé avec les restrictions contenues dans les trois écrits de la main de l'empereur, et confirmé par les signatures des témoins.

Le sort en était jeté et le chemin libre pour l'acceptation de la couronne. L'empereur François-Joseph quitta aussitôt Miramar. Sur le point de monter dans son train, il eut comme un pressentiment. Les larmes aux yeux il se retourna subitement et s'écria en ouvrant les bras à son frère : « Maximilien ! » Ils s'embrassèrent en pleurant. C'était la dernière fois de leur vie qu'ils se voyaient.

Le jour suivant, le 10 avril 1864, les membres de la députation mexicaine, ainsi que tous les Mexicains présents à Trieste, ayant à leur tête Gutierrez et Hidalgo, furent amenés à Miramar dans les carrosses de gala de l'archiduc. Le couple archiducal les attendait dans la salle des cérémonies au château, entouré d'une nombreuse et brillante suite. Ferdinand-Maximilien était vêtu de l'uniforme de gala d'un amiral, qui faisait paraître encore plus imposante la taille haute et élancée du prince

(1) Les archiducs Charles-Salvator Guillaume, Joseph, Léopold et Rénier.

impérial. Il était debout, pâle et les yeux brillants de nervosité devant une table, couverte d'actes d'adhésion envoyés du Mexique et qui devaient témoigner que ce qui allait suivre maintenant était la volonté de ce pays.

Gutierrez d'Estrada qui, par ses artifices empressés de tentateur, avait le plus contribué à la réalisation de cet instant, mais qui ne songeait nullement à lutter aux côtés du prince pour l'aider à exécuter la mission pénible dans laquelle il l'avait poussé, trouva là encore une fois, comme président de la délégation et en Europe où il n'avait rien à craindre, l'occasion de se servir de ces phrases qui pouvaient faire croire que la nation mexicaine tout entière offrait à l'archiduc la couronne impériale.

Jamais sans doute un homme n'a été, à une heure si importante, si peu qualifié pour parler au nom d'un pays et d'un peuple que ce Mexicain, éloigné de sa patrie depuis un quart de siècle et qui avait maintenant l'audace de promettre à l'archiduc, trompé sur la situation véritable au Mexique, au nom du peuple mexicain, un « amour sans fin et une fidélité inébranlable ». S'appuyant sur les tendances catholiques et monarchiques qu'il attribuait au Mexique, Gutierrez fit remarquer les conséquences qui en découleraient et dit que l'œuvre qui s'accomplissait ici montrait clairement le doigt de Dieu. Dans plusieurs passages de son discours il parla de la gloire que l'entreprise apporterait au jeune prince.

Ce discours habile et très flatteur pour l'archiduc aurait aussi pu griser (1) un homme qui ne l'aurait pas écouté avec un intérêt si fiévreux. Avec une voix où tremblait l'émotion, l'archiduc lut en espagnol (2) sa réponse au discours prononcé en français. Il y disait que, grâce au prononciamento des notables du Mexique, il pouvait se regarder comme l'élu du peuple mexicain. Ainsi la condition principale était remplie. De même les garanties dont il avait parlé en présence de la première députation à Miramar étaient maintenant assurées grâce à la générosité de l'empereur des Français. Il pouvait donc accepter maintenant la couronne du Mexique. Il s'efforcera, par un

(1) Discours reproduit tout entier par SCHMIDT DE TAVERA, I, p. 227.

(2) L'archiduc, déjà depuis 1863, avait avec sa femme étudié la langue espagnole, et s'était entre autres assimilé ce qui avait été écrit sur le Mexique.

labour inlassable, de la porter pour la liberté, l'ordre, la grandeur et l'indépendance du Mexique. Il souligna de nouveau l'intention de gouverner la monarchie d'après des lois constitutionnelles. Maintenant on pouvait comprendre pourquoi l'archiduc, contre la volonté de son frère et de Rechberg, n'avait fait que toucher à la question des garanties, lors de la visite de la première députation, et pourquoi il n'avait point parlé de l'Angleterre ni de l'Espagne. Il n'aurait pas pu dire cette fois-ci et si tranquillement que les garanties exigées étaient remplies, car les deux États se tenaient sur la réserve.

Lorsque Ferdinand-Maximilien eut terminé, l'assemblée, qui l'écoutait avec une attention suprême, fut saisie du plus grand enthousiasme. Le décor solennel et l'importance de ce moment ne manquèrent pas de faire effet sur les spectateurs, dont quelques-uns seulement connaissaient les détails intimes de l'affaire. Les cris de « Vive l'empereur Maximilien ! Vive l'impératrice Charlotte ! » retentirent enthousiastes et sincères.

En même temps le pavillon impérial du Mexique fut hissé sur le château, salué par les détonations des canons des navires stationnés dans le port. La solennité n'était pas encore terminée qu'un télégramme de félicitations de Napoléon arriva. L'empereur des Français assurait Maximilien I^{er}, comme s'appellait désormais le nouvel empereur, qu'il pouvait compter sur son amitié et son appui (1).

De suite, après la prestation du serment et le *Te Deum*, Maximilien signa la convention militaire paraphée à Paris et les articles secrets qui y étaient ajoutés, puis les actes de l'emprunt de 200 millions de francs et les décrets concernant le recrutement d'un corps de volontaires autrichiens et belges. Il confia ensuite à Velasquez de León la formation du ministère et chargea d'Almonte de remplacer l'empereur jusqu'à son arrivée au Mexique. En outre, le nouvel empereur nomma les représentants diplomatiques en Europe. Tout d'abord Maximilien avait songé à Gutierrez d'Estrada comme ambassadeur à Vienne, parce que l'empereur savait que le prudent Mexicain préférerait rester en Europe même après l'établissement de l'Empire, auquel il avait tant travaillé. L'empereur

(1) L'empereur Napoléon à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 10 mars 1864, télégramme. Vienne, Archives de l'État.

François-Joseph avait déjà donné son approbation, mais Gutierrez, tout en remerciant, avait refusé (1). Il désirait, écrivait-il, « la retraite » et se contentait de remercier Dieu de ce qu'il lui avait été donné d'avoir pu, le premier, poser la pierre fondamentale du nouvel empire sur le sol mexicain et d'avoir, le premier, indiqué à ce pays un prince qui en est si digne. Il était également fier, disait-il, d'avoir été le premier qui, reçu à Miramar, avait prié l'archiduc d'accepter la couronne, et le premier enfin qui avait entendu les paroles encourageantes que prononçaient les lèvres de l'archiduc !

D'ailleurs il était très riche, et possédait un superbe palais à Rome qu'il n'aurait pas volontiers échangé contre un hôtel d'ambassade à Vienne, d'où il pouvait, à chaque instant, être rappelé au Mexique. Don Thomas Murphy fut nommé ambassadeur à Vienne, et Herzfeld, le confident de Maximilien depuis leur voyage sur la frégate *Novara*, conseiller général. Le premier reçut l'ordre de chercher sa sphère d'action uniquement dans les « cercles conservateurs » de la société, tandis que Herzfeld avait comme champ d'activité les autres cercles de la vie publique et qui ne sont pas moins importants. Tous les deux devaient veiller d'abord aux intérêts du Mexique et ensuite à ceux de la France. Mais surtout ils devaient, aussi jalousement et aussi assidûment que possible, sauvegarder les droits personnels et dynastiques de Maximilien (2).

Hidalgo également, qui ne se souciait guère d'échanger sa place agréable à la cour parisienne avec le sol brûlant du Mexique, avait pourtant été un peu moins prudent. Il accepta le poste d'ambassadeur mexicain à Paris qu'on lui offrait, après avoir consulté Napoléon. D'après les instructions reçues, l'indépendance et l'honneur du Mexique passaient avant tout ; pour tout le reste il fallait tenir compte de la reconnaissance due à Napoléon.

Les relations avec le représentant des États-Unis devaient être purement officielles, celles avec le représentant de la Confédération officieuses et réservées, et ceci d'une façon très marquée, mais en même temps très amicale. Encore le

(1) Gutierrez à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 16 février 1864. Vienne, Archives de l'État.

(2) Instruction de l'empereur Maximilien à don Thomas Murphy et à Herzfeld, 10 avril 1864. Vienne, Archives de l'État.

jour de sa nomination, le 10 avril, Hidalgo écrivit à De Pont d'élever son traitement de 60 000 francs à 90 000. Les frais de représentation et le décorum de la cour impériale l'exigeaient et en outre tout était si cher. Cet homme savait battre le fer quand il est chaud. Cette lettre permet de juger à fond son vrai caractère. Francisco Arrangoiz devait, comme ambassadeur à Bruxelles, gagner la confiance du roi Léopold. Aussi longtemps qu'il n'y aurait pas de représentation officielle en Angleterre, il devait tâcher d'exercer, par l'intermédiaire du roi, une influence indirecte dans le sens d'une approbation de l'Empire. On nomma également un représentant auprès du Saint-Siège qui reçut l'ordre de dire au pape que Maximilien traiterait la question des biens de l'Église personnellement avec le nonce attendu. À côté de ces mesures et de ces nominations importantes, on régla encore un grand nombre de choses secondaires.

Maximilien n'était pas assez fort pour supporter toutes les agitations auxquelles il avait été exposé. Les efforts faits à la suite des solennités et des actes de l'État qui les suivirent avaient miné sa santé, en général assez délicate. Le médecin attaché à l'empereur, le docteur Jilek, qui avait toujours été un ennemi acharné du projet mexicain et refusa d'accompagner son maître à Mexico, voyait avec une inquiétude toujours croissante approcher une crise du système nerveux. Elle survint en effet. Lorsque, le 10 avril, le médecin entra dans le cabinet de son souverain, il le trouva la tête appuyée sur ses deux bras étendus sur la table dans un état de profonde dépression morale et physique. Ce n'est que maintenant que l'archiduc avait pleinement compris le poids énorme qu'il avait assumé sans retour sur ses épaules en acceptant une tâche si difficile. Encore le même soir il aurait dû présider un banquet dans la salle de fêtes du château, banquet auquel étaient invités tous ceux qui avaient participé aux solennités de la journée. Malgré son état souffrant il voulut, par esprit de conscience, remplir encore ce devoir. Le docteur Jilek, qui craignait que les forces de l'empereur ne le trahissent complètement, lui suggéra de se soigner, son épouse le remplacerait pour le mieux. Et vraiment, c'eût été impossible. Le nouvel empereur se retira, pour retrouver dans l'intimité avec son médecin et confident, son équilibre physique et moral. Pendant ce temps

la jeune impératrice présidait une table richement ornée et faisait les honneurs à ses hôtes sans donner les moindres signes de faiblesse, de nervosité ou de fatigue. L'impératrice semblait plus propre à résister que son époux, tel était du moins l'avis de tous ceux qui ont vu ce jour mémorable.

Le lendemain, 11 avril, le départ aurait dû avoir lieu. Mais, vu l'état physique et moral de l'empereur, c'était impossible. Il fallut remettre le départ jusqu'à ce que l'état de l'empereur se fût un peu amélioré. Pendant ce temps l'impératrice remplaça son mari en toutes les occasions. Elle reçut les nombreuses personnes qui venaient présenter leurs félicitations, les députations de Venise et de l'Istrie, qui exprimèrent leur regret de voir partir l'archiduc. Elle remerciait, saluait et recevait sans interruption et sans fatigue, pleine d'enthousiasme pour sa nouvelle position, pénétrée du désir de remplir déjà maintenant, aussi complètement et avec autant d'assiduité que possible, sa nouvelle tâche.

Le 13 avril enfin Maximilien étant suffisamment remis, on put songer au départ. Il avait fait un brouillon de lettre (1) pour Napoléon, qu'il voulait lui faire remettre par Hidalgo, ainsi que deux superbes pistolets avec incrustations dont il voulait faire cadeau à l'empereur des Français. Mais l'impératrice trouva que le texte ne convenait pas. Elle en rédigea elle-même un autre (2), qui fut définitivement envoyé. On y faisait allusion à l'émotion produite par le télégramme de Napoléon.

« La dépêche que Votre Majesté m'a adressée le jour de mon acceptation m'a vivement touché. C'est en effet confiant dans les sentiments que vous m'avez toujours témoignés, que j'espère mener à bonne fin la noble mission dont le peuple mexicain vient de m'investir. Votre drapeau et son œuvre civilisatrice m'aideront dans cette œuvre, tandis que de mon côté je serai heureux de voir se resserrer les liens d'amitié mutuelle qui nous unissent l'un à l'autre et uniront nos deux empires... Croyez que je n'oublierai jamais... la main géné-

(1) Empereur Maximilien à l'empereur Napoléon, brouillon de lettre non expédiée, du 12 avril 1864. Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à l'empereur Napoléon, brouillon d'une lettre expédiée le 13 avril 1864 et écrit de la main de l'impératrice. Vienne, Archives de l'État.

reuse et amie que vous avez tendue au Mexique et que je ferai tout ce qu'il sera en mon pouvoir pour vous exprimer dignement sa reconnaissance et son affection. » Napoléon remercia par télégramme (1) et en renouvelant ses vœux sincères pour le bonheur du couple courageux.

Le départ fut définitivement fixé pour le 14 avril. L'empereur Maximilien ne s'était encore montré à personne. Plein de mélancolie il traversa les chambres de son château, dont il avait lui-même dessiné le plan, dont il avait dirigé soigneusement l'installation d'après son propre goût et les jardins féériques arrachés à un sol ingrat et pierreux, les larmes dans les yeux et la tristesse dans le cœur. Lorsque, le jour de son départ, il vit tous ses serviteurs réunis et qu'il prit congé de tous ces braves gens, son émotion ne connut plus de bornes. Avec peine il put se maîtriser assez pour pouvoir dire au maire de Trieste, venu également pour prendre congé, quelques mots aimables avec une voix étouffée par les sanglots. Ce prince sympathique, juste, aimable et bienveillant était aimé, non seulement dans sa propre maison, mais partout. On le voyait bien maintenant : la participation de la population fut énorme. Presque tout Trieste était sur le môle et sur la route qui mène du château à la ville pour envoyer au prince un salut d'adieu.

Au petit môle, couvert de fleurs, la barcasse de la frégate *Novara*, avec la bannière impériale mexicaine à l'arrière et ses huit rameurs tenant en l'air leurs rames, attendait le couple impérial.

Là-bas, en rade, sur la *Novara* avec ses oriflammes de gala et sur le navire français *Thémis*, on levait l'ancre. Mais pas un bateau anglais pour l'accompagner, le roi Léopold lui-même n'avait rien pu obtenir. Au dernier moment arrivèrent encore des télégrammes, entre autres des vœux de bénédiction pour le jeune couple de l'impératrice Caroline-Augusta (2) et deux dépêches touchantes des parents de Maximilien (3) :

« Adieu, notre bénédiction, de papa et de moi, nos prières

(1) Empereur Napoléon à l'empereur Maximilien. Civita-Vecchia, 20 avril 1864, télégramme. Vienne, Archives de l'État.

(2) Impératrice Caroline-Augusta à l'empereur Maximilien, 10 avril 1864. Vienne, Archives de l'État.

(3) Archiduchesse Sophie à l'empereur Maximilien, 2 avril, 14 avril 1864. Vienne, Archives de l'État.

et nos larmes t'accompagnent. Que Dieu te protège et te conduise. Pour la dernière fois, adieu sur la terre natale, où malheureusement nous ne devons plus te voir. Notre bénédiction t'accompagne et d'un cœur profondément attristé. »

Le télégramme était conçu dans un autre sens, mais le destin avait dirigé la main qui l'avait rédigé, les parents en effet ne devaient plus jamais revoir leur enfant bien-aimé.

Lorsque Maximilien lut ces télégrammes, sa contenance si difficilement maintenue fut de nouveau fortement troublée. Son épouse réussit avec peine à le tranquilliser un peu. Accompagné par les sons de l'hymne impérial mexicain, composé nouvellement, et les vivats et les cris d'adieu de toute la population, le couple impérial monta dans la barcasse. L'empereur Maximilien était encore toujours dominé par son émotion. Pleine de compassion, Charlotte le regardait. Ensuite se tournant vers la comtesse Zichy-Metternich, assise à ses côtés, elle lui dit : « Regardez donc le pauvre Maximilien, comme il pleure (1) ! » Cependant le yacht impérial *Phantasie*, la frégate *Bellona* et six vapeurs du Lloyd, tous avec les oriflammes de gala, attendaient sur la rade, l'équipage en tenue de parade sur le pont. Ils devaient, pendant une heure, faire la conduite aux deux vaisseaux impériaux. Le temps était splendide, la mer s'étendait comme un miroir sous les rayons du soleil. On aurait dit que la nature voulait mettre un peu de calme dans le cœur bouleversé de l'empereur. Et de fait son vieux sang de marin réapparaissait. La tranquillité, le silence à bord et l'air pur produisirent leur effet. Le lendemain l'empereur parut sur le pont ayant reconquis le calme et la tranquillité. Le rideau se levait, la tragédie allait commencer.

(1) Tiré des *Souvenirs* de la comtesse ZICHY-METTERNICH, *Monatschrift der österreichischen Frauenswelt*, 1913, p. 14.

CHAPITRE VII

LES PREMIERS TEMPS AU MEXIQUE

Le couple impérial mexicain à Rome. — Les principales questions ecclésiastiques restent sans solution. — Lettres de menaces anonymes. — La traversée. — Protestation contre la renonciation à la succession au trône. — Préparations pendant le voyage sur mer. — Chancellerie de cabinet et cérémonial de la cour. — Arrivée à Vera-Cruz. — Réception froide. — Accueil plus chaud à l'intérieur. — L'impératrice Charlotte peint ses impressions à Eugénie. — La madone de la Guadeloupe. — L'orientation nouvelle au Mexique. — Lettres de Napoléon et du roi Léopold au nouvel empereur. — Ses réponses. — La question de Sonora. — Efforts libéraux de l'empereur. — Son goût pour les constructions. — Le paradis de Chapultepec. — Lettres de l'empereur à Vienne. — Son voyage à l'intérieur. — Lettres de Charlotte à Eugénie. — Optimisme de Bazaine. — Douay pense autrement sur Bazaine. — La campagne dans le Nord. — Opinion de Palmerston sur l'empire. — Différences entre empereur et maréchal. — Désirs d'expansion de Maximilien jusqu'à l'isthme de Panama. — Entrevue du roi Léopold et de Napoléon à Compiègne. — Lettres des deux princes à Maximilien. — Les ambassadeurs européens à Mexico. — La lutte avec l'Église. — Maximilien ne cède pas. — Entretien de Charlotte avec le nonce. — Sa droiture vis-à-vis de l'impératrice Eugénie. — Ses attaques contre le chef de cabinet de Bazaine. — Charlotte considère la situation comme critique. — Lettres de Maximilien avec des descriptions idylliques du Mexique. — Le drame Schertzenlechner. — La campagne dans le Sud. — Une commission chargée de faire changer Rome d'avis. — Publication du pacte de famille à Rome. — Indignation et protestation de Maximilien. — Différends avec la mère patrie. — Avertissements d'Eugénie et de Napoléon.

Le jeune empereur avait surmonté sa crise de faiblesse. De nouveau il sentait en lui la joie de travailler, la joie que lui procurait ce champ d'activité nouvellement conquis. C'est cette joie jointe au mécontentement que lui faisait éprouver la situation de sa patrie, aux difficultés de sa position comme chef de la marine, en même temps que l'éclat de la couronne